

Les pérégrinations linguistiques et identitaires dans le roman *Santiago* de Simone Chaput

Estelle Dansereau

Volume 20, numéro 1-2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039392ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039392ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dansereau, E. (2008). Les pérégrinations linguistiques et identitaires dans le roman *Santiago* de Simone Chaput. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 20(1-2), 3-15. <https://doi.org/10.7202/039392ar>

Résumé de l'article

La littérature d'expression française contemporaine de l'Ouest canadien rejette aujourd'hui les «totalités» immuables qui ont défini traditionnellement l'identité et le territoire pour repenser l'appartenance identitaire en d'autres termes. Les oeuvres récentes de Simone Chaput, écrivaine francophone du Manitoba, participent à cette tendance, surtout dans leur représentation de l'errance. Il est frappant cependant de constater que la langue d'écriture semble déterminer l'attitude qu'adopte l'auteure envers les déplacements géographiques et leur fonction identitaire. L'errance, dans son roman *Le coulonneux*, est motivée, d'une part, par le retour au lieu des origines constituées en mémoire construite par le sujet même et, d'autre part, par un élan complémentaire de fuites et de quêtes viscérales qui doit précéder la reconstruction du moi. Or, en 2004, Simone Chaput a fait paraître *Santiago*, son premier roman écrit en anglais. L'étude de cet ouvrage dans le contexte des récits de pérégrination et au regard des traversées linguistiques et culturelles effectuées permet de postuler certaines différences fondamentales quant aux liens entre la langue et l'imaginaire dans la francophonie canadienne minoritaire actuelle.

Les pérégrinations linguistiques et identitaires dans le roman *Santiago* de Simone Chapat*

par

Estelle Dansereau
University of Calgary

RÉSUMÉ

La littérature d'expression française contemporaine de l'Ouest canadien rejette aujourd'hui les «totalités» immuables qui ont défini traditionnellement l'identité et le territoire pour repenser l'appartenance identitaire en d'autres termes. Les œuvres récentes de Simone Chapat, écrivaine francophone du Manitoba, participent à cette tendance, surtout dans leur représentation de l'errance. Il est frappant cependant de constater que la langue d'écriture semble déterminer l'attitude qu'adopte l'auteure envers les déplacements géographiques et leur fonction identitaire. L'errance, dans son roman *Le coulonneux*, est motivée, d'une part, par le retour au lieu des origines constituées en mémoire construite par le sujet même et, d'autre part, par un élan complémentaire de fuites et de quêtes viscérales qui doit précéder la reconstruction du moi. Or, en 2004, Simone Chapat a fait paraître *Santiago*, son premier roman écrit en anglais. L'étude de cet ouvrage dans le contexte des récits de pérégrination et au regard des traversées linguistiques et culturelles effectuées permet de postuler certaines différences fondamentales quant aux liens entre la langue et l'imaginaire dans la francophonie canadienne minoritaire actuelle.

* Version remaniée d'une communication présentée au colloque de l'Association des études canadienne et québécoise / Association for Canadian and Quebec Studies (ACQS), qui a eu lieu à Cambridge (Massachusetts) du 11 au 14 octobre 2006.

ABSTRACT

Contemporary French-language literature of the Canadian West now rejects the immutable “totalities” that have traditionally defined identity and territory, preferring to rethink identity and a sense of belonging in new ways. The recent writings of Franco-Manitoban writer Simone Chaput follow this trend, especially in their depiction of wandering. It is striking, nonetheless, to observe how the language in which a text is written seems to determine the attitude that the author adopts when writing about geographical displacement and its function in shaping identity. Wandering, in her novel *Le coulonneux*, is motivated, on the one hand, by a desire to go back to where life began, as formulated in memories constructed by the subject and, on the other hand by a complementary impulse towards flight and a viscerally driven quest, which must precede the rebuilding of self. In 2004, Chaput published *Santiago*, her first novel written in English. Through study of this novel as travel narrative and in regard to cultural and linguistic crossovers, we are able to postulate certain fundamental differences pertaining to the ways language and imagination are linked contemporary Franco-Canadian minority cultures.

«Les langues sont devenues les premiers lieux de l'itinérance.»
(François Paré, 2003, p. 95)

J'ai déjà montré ailleurs que la littérature d'expression française contemporaine de l'Ouest canadien a cessé progressivement de dire les «totalités» immuables qui ont traditionnellement défini l'identité et le territoire, que cette littérature s'allie davantage aux tendances culturelles postcoloniales de repenser l'appartenance identitaire et de traverser les frontières traditionnelles pour former d'autres alliances (Dansereau, 2005). Dans mon étude de la romancière franco-manitobaine Simone Chaput, je soutiens que son roman *Le coulonneux* (1998) participe à cette tendance. L'errance, dans ce roman, est motivée, d'une part, par le retour au lieu des origines constituées en mémoires construites par le sujet même et, d'autre part, par un élan complémentaire de fuites et

de quêtes viscérales qui accompagne la reconstruction du moi effectuée par une réconciliation avec le passé et par l'adoption d'une attitude intégriste envers les autres. Dans ce roman, Simone Chaput repense l'appartenance identitaire non en termes d'histoires fixes logées dans un passé lié à une langue, à une culture et à un espace, mais en termes de filiation et de contestation dans un présent défini davantage par la complexité des sociétés actuelles. Or, en 2004, Simone Chaput a fait paraître *Santiago*, son premier roman écrit en anglais et dans lequel le voyage, la marche pérégrine vers Santiago de Compostelle, le lieu de pèlerinage qui structure le récit, vient à représenter non seulement l'espace à concilier et l'altérité de soi (à soi) à accepter mais aussi le principe d'inachèvement comme le seul état permanent possible. Nous pourrions nous demander pourquoi, après avoir publié trois romans et un recueil de nouvelles en français, Simone Chaput aurait voulu écrire dans cette langue de l'autre – l'anglais, langue dominante de l'Ouest canadien qui menace la survie fragile du français. De ce questionnement autour duquel s'organise cette étude, je tenterai de montrer qu'elle ne cherche pas simplement à «traduire» dans une autre langue le monde qu'elle crée, mais plutôt à nous faire entrer dans un imaginaire «autre» qui construit le rapport de soi à l'autre en termes non politisés.

La démarche de Simone Chaput est assez radicale pour une écrivaine de l'Ouest canadien où les artistes et écrivains ont tardé (comparativement à ceux du Québec et de l'Ontario français) à abandonner les vieilles thématiques identitaires (caractérisées par la fixité et la perdurabilité). À mesure que les écrivains et artistes de l'Ouest reconnaissent et disent la nature hétérogène des cultures modernes, il y a chez la critique un réel besoin de reformuler et d'ouvrir les concepts qui définissent cette écriture. Compte tenu des migrations et des mouvements géographiques actuels, de la dominance des médias et de la mondialisation qui ont radicalement changé la façon de concevoir les lieux d'appartenance, les composantes identitaires et les discours culturels, les référents qui autrefois définissaient la francophonie minoritaire de l'Ouest canadien, c'est-à-dire ces petits paradis francophones organisés par des institutions formatrices qui les protégeaient, ne coïncident plus avec la réalité changeante. Ces réalités obligent, comme l'expliquait Pierre L'Hérault déjà en 1991 au sujet du Québec,

à trouver une nouvelle façon de penser l'identité (y compris le passé identitaire) qui est plus intégriste:

[L'hétérogène] offre un modèle de dépassement culturel conçu autrement que comme un ghetto ou une force assimilatrice et totalisante, où chacun, sans sacrifier ses mémoires, trouve lieu de les aménager, de les faire jouer par l'ouverture sur et à l'ailleurs, à l'étranger, par glissement, par déplacement (L'Hérault, 1991, p. 105).

Plus récemment, l'écrivain antillais Édouard Glissant exprimait une vision encore plus utopique dans son *Introduction à une poétique du divers* (1995) dans laquelle il réclame qu'il faut oser, même rêver si on espère transformer la façon de penser les cultures. Il refuse la notion de frontières qui, pour lui, incarne le principe oppositionnel nécessaire à définir le territoire et l'appartenance. Il reconnaît les effets sur la culture de ces mêmes mutations sociales, «l'interpénétration culturelle et linguistique» (Glissant, 1995, p. 17), et réclame un rôle fondamental dans la nouvelle conceptualisation aux rapports relationnels: «les cultures du monde mises en contact de manière foudroyante et absolument consciente aujourd'hui les unes avec les autres se changent en s'échangeant» (Glissant, 1995, p. 14). Le principe de la relation, fondement de cette poétique, veut que l'être ne soit pas perçu comme une entité étanche mais comme une unité dans la relation à l'autre et au monde. Tel qu'Édouard Glissant le propose,

[...] le déracinement peut concourir à l'identité, l'exil se révéler profitable, quand ils sont vécus non pas comme une expansion de territoire (un nomadisme en flèche) mais comme une recherche de l'Autre (par nomadisme circulaire) (Glissant 1990, p. 30).

Les personnages des deux romans de Simone Chaput dont je parle s'engagent dans des aventures nomades ou pérégrines qui changent leurs rapports avec leur lieu d'origine. Par l'errance, comme le dit Édouard Glissant et le démontre Simone Chaput, le voyageur cherche à connaître, en l'occurrence, la totalité du monde (Glissant, 1990, p. 33), acte qui sert à re-contextualiser son sens de soi et ses rapports aux autres et au monde.

LE COULONNEUX (1998)

Le roman de Simone Chaput, *Le coulonneux*, illustre la pensée de l'errance dont parle Édouard Glissant dans *Poétique*

de la relation, l'errance qui sert à ancrer l'identité. Les histoires personnelles de Gabriel et de Camille, deux Franco-Manitobains mordus d'errance mais attachés à la rue Seine de Saint-Boniface – leur lieu d'origine –, servent de noyau à l'intrigue qui explore l'errance et l'identité. La trame, dégagée de la logique narrative, est tissée de symboles aériens et ailés qui traduisent les pulsions faisant agir les personnages: d'une part, l'attraction viscérale, presque sensuelle de Camille Collard à «la terre chaude» et, d'autre part, la faim, la soif, le vertige que connaît Gabriel Tardiff pour les grands espaces de l'Amérique. La vie que mène Gabriel à l'étranger est ponctuée de deux sortes d'épisodes: les épisodes sédentaires lors desquels il forge des relations qui seront de prime importance dans la formation de son moi, et les élans de fuite «au hasard de la route» (Chaput, 1998, p. 15) comme des «battements d'ailes» (Chaput, 1998, p. 19). S'il vit ce qu'Édouard Glissant appelle «le luxe du déracinement» (Glissant, 1990, p. 31), loin du lieu originel, ses errances restent inquiètes et perpétuelles (Chaput, 1998, p. 18). Si nombreux sont les lieux traversés par Gabriel au cours des années que le lecteur réussit à peine à les appréhender, car ce sont les déplacements, la rencontre de l'autre, les appropriations de langues et d'expériences nouvelles qui font avancer le personnage et qui créent chez lui un désir grandissant de retourner au lieu d'origine. Nous pouvons dire, à l'instar d'Eric Landowski, que Gabriel, en tant que sujet, apprend «à se découvrir lui-même partiellement autre en se laissant prendre à une nouvelle forme de présence à soi, dont le lieu, peu à peu, lui fournira les points de cristallisation» (Landowski, 1997, p. 99). Les relations que Gabriel forge dans ses pérégrinations sont significatives, car elles servent à bouleverser ses repères identitaires et son enracinement dans un lieu. La trajectoire de Gabriel ne le ramène pas à son lieu de départ. La petite maison de la rue Seine dans laquelle il fait son nid à la fin du roman n'est pas celle de sa famille à lui, mais celle de la famille de Camille Collard. Même si ses voyages l'ont radicalement transformé, Gabriel doit retourner au lieu d'origine s'il veut introduire le «tout-monde» qui est rentré avec lui au pays dans l'ancien lieu qu'il transforme pour convenir à sa nouvelle identité.

Il est possible de dire que l'errance est motivée dans ce roman, d'une part, par le retour au lieu des origines constituées en mémoire construite par le sujet même et, d'autre part, par

une thématique complémentaire de fuites et de quêtes. Le déplacement sur un territoire – quelle que soit sa forme ou sa motivation – est crucial lorsqu'il met le sujet en relation avec l'autre – que cet autre se définisse par les ancêtres, par les lieux de la mémoire ou par l'étranger ou les lieux «apprivoisés». Cette approche / cette lecture nous permet de décrire (pour la critique) et de représenter (pour l'artiste) le caractère mobile de l'identité, et de mettre l'accent, non sur le lieu comme territoire à conserver, mais sur le lieu imprégné d'errance.

SANTIAGO (2004)

Un des topoï du récit de voyage – la question de l'altérité – est mise à l'œuvre de façon inattendue dans *Santiago*. Au lieu de décrire, de dire et de mettre en contexte ce qui est étranger comme le font de nombreux récits de voyage, Simone Chapat effectue l'étrangeté d'abord en pratiquant son métier, c'est-à-dire en écrivant en anglais. Elle choisit cette langue – hégémonique dans l'Ouest canadien et symbole des inégalités langagières et culturelles du milieu – non «par méconnaissance du français¹» mais possiblement par désir «d'élargir son public de lecteurs» (Dubé, 2005, p.108). Cette motivation proposée par Paul Dubé est fort pertinente; selon lui, Simone Chapat désire

[...] aller jusqu'au bout de sa réalité de bâtard linguistique, ou d'individu qui vit depuis toujours à cheval sur deux langues, une réalité caractéristique de [l']espace quotidien de[s] francophones américains (Dubé, 2005, p. 108).

Selon cette explication, Simone Chapat problématiserait ainsi sa relation à la langue d'écriture par la pratique même, ce qui ne veut pas dire que l'étrangeté linguistique ne s'insère pas dans la thématique du roman. C'est bien plutôt cela, comme nous le verrons. Par son choix de langue d'écriture, Simone Chapat souligne la très grande complexité de la communication dans le monde contemporain, complexité vécue et incarnée dans les littératures de tous les pays francophones et non seulement dans celles des milieux minoritaires canadiens. Nous pourrions dire qu'en écrivant en anglais sur le thème de l'errance, de la connaissance de soi et de la rédemption tout en restant dans l'inachèvement, elle cherche à faire vivre de l'intérieur la perte de soi et l'aliénation de sa protagoniste.

Elle adopte la structure du récit de voyage pour raconter l'histoire de Dominique Kenyon LeQuére, une femme de 42 ans divorcée au moment du trajet à Compostelle, qui a grandi à Saint-Boniface au Manitoba et qui, s'étant forgée une vie de couple et d'artiste manquée, a perdu tout contact avec sa langue et sa culture francophones. En se mariant, elle avait pris le nom de son mari, David Kenyon, et avait abandonné le nom français LeQuére qui avait été la source de moquerie lorsqu'elle est sortie du milieu protégé de Saint-Boniface pour s'aventurer à l'université où elle a étudié l'art et la création:

When Dominique arrived at university, everything changed. The professors called her LeQueer and were often bewildered by the convoluted structure of her English sentences. No one in her classes, at least as far as she could tell, had eight brothers and sisters at home, or regularly invited the parish priest for Sunday dinner, or made novenas to pass their exams. She was an anomaly. But she soon learned how easy it was to change all that. She simply stopped speaking French, refused to go to church, slowly began to ease her life out of the sticky tangle of family obligations [...] (Chaput, 2004, p. 98)

La solution pour Dominique à cette étrangeté accablante a été de s'insérer dans la culture dominante, anglophone et protestante, dans laquelle une femme de carrière, une artiste ambitieuse pouvait être reconnue pour ses talents et ses réussites, et non pour sa différence. Les prédictions que sa mère a faites au moment où Dominique avait annoncé son alliance (ou plutôt sa mésalliance) avec un anglophone – ce qui lui a permis de quitter physiquement et symboliquement Saint-Boniface – sont venues à être réalisées: «She would most certainly lose her mother tongue, her traditions, her faith, and, in the end, her immortal soul» (Chaput, 2004, p. 99). Lorsque Dominique entreprend son pèlerinage à Santiago de Compostelle, elle reste minée par la culpabilité: «good old guilt» selon le personnage Colin qui reconnaît les marques laissées par son éducation catholique.

Dominique est accompagnée dans son voyage d'une ancienne amie, Julia, artiste indépendante installée dans le Languedoc et mère angoissée de deux enfants adultes traqués par leur propre vie personnelle désordonnée, et de Colin, le frère de celle-ci qui, après avoir été profondément marqué, même traumatisé par la mort de sa petite sœur, vit dans

l'incomplétude. Ces trois compagnons, chacun hanté par des sentiments d'inauthenticité, chacun en besoin de rédemption, entreprennent à pied l'onéreux voyage de la ville frontrière Saint-Jean-Pied-de-Port à Santiago de Compostelle sur le chemin français, le *camino francés* (Chaput, 2004, p. 22); 700 km à pied en six semaines, vitesse du trajet: 4 km l'heure. Si Dominique voit ce voyage d'abord comme des vacances (en forme de fuite de sa vie ratée à Winnipeg) et l'occasion de se rapprocher de sa grande amie Julia tout en se montrant vaillante (à Roncesvalles, elle pense à Rolland), Colin la désabuse de ses illusions:

[...] This isn't about proving something Dominique. (Her name at last!) It's about redemption. About forgiveness, about dragging yourself from sanctuary to sanctuary till the chains drop off your feet (Chaput, 2004, p. 27).

Elle résiste d'abord à ce rite chrétien d'abnégation et de purification, et s'efforce de percevoir le chemin uniquement comme un déplacement touristique, bien que cette touriste se soit imposé volontairement le défi présenté par le chemin rugueux, dont la difficulté est témoignée par les pansements sanglants et les chaussures torturées:

[...] she'd watched with infinite attention the constant, perilous interfacing of her boots with the caminó. It had a skin, this path through the woods over the hills and onto the sea, a complexion that was peculiar to it, made up of pits and bumps and creases, of muddy patches and angry blemishes, of rucks and seams and soft, pleated pockets of shadow [...] With every stride that she took, she'd had to be wary of the path she trod upon, anticipate it and bear it foremost in her mind [...] (Chaput, 2004, p. 31-32)

Au fur et à mesure que le groupe avance vers Santiago de Compostelle, le chemin ressemble davantage au chemin de la vie. Le pèlerinage réussi, Dominique l'incroyante et la sceptique sera convertie, convertie à sa réalisation qu'il est encore temps de changer sa vie et d'atteindre ses rêves – rêves d'artiste, d'une part, qui aspire à pratiquer une conception plus pure de l'art que celle possible dans l'*interior design*, et d'autre part, rêves d'une vie affective renouvelée.

L'ESPACE ET L'ERRANCE: LE PÈLERINAGE EN THÉRAPIE

Afin de situer son roman dans l'errance formatrice de l'identité, Simone Chaput transforme la notion du pèlerinage normalement conçu comme un voyage qu'on fait à un lieu saint pour des motifs religieux et dans un esprit de dévotion (*Le Robert*) en un cheminement éprouvant qui amène le sujet à une meilleure connaissance de soi, ainsi qu'à une appréhension du divin ou du sacré. Santiago de Compostelle, en Galice dans le nord-ouest de l'Espagne, était une destination fréquente des pèlerins au Moyen-Âge. Un des douze apôtres, Jacques, dit le Majeur, avait évangélisé l'Espagne avant d'être martyrisé et décapité à Jérusalem par ordre du roi Hérode vers l'an 44 après Jésus-Christ. Selon la légende, son corps, placé par ses disciples dans une barque, a échoué à Padrón sur les côtes galiciennes². La découverte presque miraculeuse du sarcophage de Saint-Jacques-le-Majeur en Galice au Moyen-Âge (IX^e siècle) lance le culte jacquaire avec des milliers de pèlerins qui laissent l'empreinte de leur passage. À l'origine accomplie par dévotion et ferveur religieuses, aujourd'hui, la pérégrination³ est motivée par de multiples objectifs y compris celui de la spiritualité, mais aussi le tourisme comme le témoigne la publication récente d'une sorte de journal de voyage par Nicole Gélinas et Luc Béraud intitulé *Camino Blues, récit de pèlerinage* (2004), journal de voyage apprécié pour la richesse de ses perceptions et pour la poésie suscitées par l'aventure⁴.

Le pèlerinage étant une manifestation sociale qui se déroule hors de l'espace vécu, il constitue une sorte de parenthèse pendant laquelle le pèlerin est détaché de son espace de vie et de son territoire (Bertrand et Muller, 1999). Ainsi, le pèlerinage sert merveilleusement bien comme topos à sémantiser dans le roman de Simone Chaput la traversée de l'espace en prise de conscience. Comme l'indiquent le roman et les nombreuses cartes offertes aux pèlerins, le chemin de Santiago est ponctué de toute une litanie de noms de lieux parcourus – Logrono, Carrión de los Condés, Pamplona, Sahagún, León, Ponferrada, Parrocha, etc. – qui servent de traces, de marqueurs d'étapes dans le trajet vers l'auto-connaissance et l'acceptation de soi en être imparfait: «It's this damn road, she said to herself. It keeps rubbing my nose in every single mistake I've made» (Chaput, 2004, p. 145).

Comme s'ils étaient tracés sur une carte, chaque déplacement de zones terrestres et chaque escale amènent la protagoniste à se réconcilier avec les actions passées par lesquelles elle avait abandonné quelque chose faisant partie intégrante de son identité: sa religion – «guilt guilt guilt» (Chaput, 2004, p. 145) –, sa langue, son mari, son talent artistique. Cette réconciliation durement gagnée l'amène non à regagner sa vie de jadis mais plutôt à réintroduire le rêve et l'imaginaire – ici traduits par le sacré – dans sa vie quotidienne. À côté des aléas surmontés et d'un rituel quotidien composé d'épreuves physiques et mentales et de haltes rudimentaires, Dominique s'aperçoit le long du chemin qu'elle a été profondément touchée par l'espace qu'elle vient de traverser, que le rapprochement aux «lieux sacrés» lui a apporté une sorte de purification spirituelle – dans ce cas-ci l'absolution à titre d'acceptation de soi:

[...] But during the day, while she walks, she can only take a second, now and then, to look around her and up at the sky, and be aware of the deep, irrevocable otherness of the place. For the road, and the movement of her feet upon it, absorb her whole attention, force her to keep her eyes on the constantly shifting ground.

[...] It's a different heaven, a different blue, a different choreography of light, and Dominique would love to be able to walk with her face turned to the sky to watch it stretch and curdle and glisten (Chaput, 2004, p. 92-93).

À partir de ce moment, Dominique reprend ses anciens rêves artistiques, concrétisés par la ruminant sur le Finistère, et peut même espérer pouvoir de nouveau aimer:

This road she's walking is definitely having an effect. She is slowly coming to believe the divine does intervene in one's puny little life, insofar as one remains open to its guidance. She is learning to surrender. It will mean that what she'd thought would be the ending of one pilgrimage is in fact the beginning of another (Chaput, 2004, p. 159).

Chaque personnage acquiert ses leçons de la route, celle de Dominique étant de trouver un rythme pour vivre:

[...] Since she has undertaken this pilgrimage, adjusted her mind and body to the lazy arcing of the sun through the sky and the deliberate, considered pace of each one of her steps, she has learned something about the nature of time [...] (Chaput, 2004, p. 162).

Si le pèlerinage est un rite de passage, une recherche de mieux-être, d'authenticité, ce qui n'est pas dire d'unité, il amène la protagoniste à retrouver sa curiosité intellectuelle, sa générosité, sa patience, à valoriser les vertus de l'émerveillement, tout comme de l'inachèvement: «as [she] crosses the bridge, her eyes upon the quiet surface of the river, she makes a vow to bear the unseen in mind, to remember the invisible» (Chaput, 2004, p. 201).

Dans son livre marquant, *L'art de voyager*, Normand Doiron remarque l'importance universelle de la métaphore de l'unité regagnée par le voyage: «Au moment où le pèlerin renonce au rêve de l'Église, commence la marche du voyageur en quête de l'unité perdue, dans un monde dangereusement polysémique dont Babel relate la création» (Doiron, 1995, p. 15). Dans la littérature postmoderne – voyons par exemple le roman *Babel prise deux* de Francine Noël (1990) –, la tour de Babel sert de métaphore pour représenter les connotations positives de la diversité culturelle et linguistique. Dans le roman de Simone Chaput, l'unité en soi n'est pas le rêve mais plutôt l'authenticité à soi. L'auteure semble avoir pu dire, dans les deux romans discutés, le caractère mobile de l'identité, et avoir pu mettre l'accent sur le lieu d'appartenance non comme territoire à conserver, mais espace qui invite l'errance. À la fin du roman *Santiago*, elle souligne le lien étroit qui existe entre le voyage et l'identité: «[...] for me, Dominique thinks, for all the weary travellers come at last to the end of the road, this church, this shrine, this field of stars is as close to home as we're likely to get» (Chaput, 2004, p. 219).

Comme tous les membres de groupes minoritaires, Simone Chaput montre dans son écriture une conscience aiguë de tout ce qui est langage. Insérant sa pratique littéraire dans la langue du dominateur, avec *Santiago*, elle enchâsse les questions de langue dans son récit: d'abord en rendant sa protagoniste une aliénée de sa langue – une errance dans le sens de la déviation – et en créant d'autres personnages moins obsédés par l'héritage linguistique mais dont la langue française est une langue motivée dans leur vécu. En décidant de rester en France pour se réinsérer dans les milieux artistiques et pour se rapprocher de son amie Julia, Dominique renoue avec sa langue maternelle en l'insérant dans un contexte plus étroitement lié à son vécu et

moins idéologiquement motivé: «“Is there an art school in Paris that would have me?”» demande Dominique. «Julia smiles and takes her old pal by the arm. “Well,” she says, “you’ll have to brush up on your French”» (Chaput, 2004, p. 225). Dominique ne reprend pas sa langue maternelle par fidélité idéologique mais par besoin pratique. Elle ne retourne pas vers une langue qui n’a de sens que dans son passé mais elle marche vers cette même langue qui crée des filiations entre son passé et son avenir et appartient vivement dans ce vécu non en artifice mais en besoin et désir. Ainsi, Simone Chaput a pu, en écrivant son roman en anglais, créer un imaginaire en train de se détacher du paradigme du minoritaire, comme si la langue française elle-même l’avait emprisonnée dans cette thématique.

NOTES

1. Comme c’est la cas des écrivaines franco-albertaines Jacqueline Dumas (1989) et Marie Moser (1987), et Lola Lemire Tostevin (1988) en Ontario.
2. Site: http://www.saint-jacques-aquitaine.com/html_content/patrimoine3.html (Association régionale des amis de St Jacques de Compostelle en Aquitaine), «Patrimoine – histoire», document consulté le 10 septembre 2006.
3. «La transformation de la Saint-Jacques (25 juillet) en “jour de la patrie gallicienne” attire dans les rues de Santiago, depuis les années 1980, des foules de militants qu’il demeure difficile d’assimiler à des pèlerins, même si la fonction identitaire est exaltée» (Bertrand et Muller, 1999, p. 45).
4. Nicole Gélinas et Luc Béraud ont fait le trajet en 2001.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTRAND, Jean-René et MULLER, Colette (1999) «Géographie des pèlerinages», dans BERTRAND, Jean-René et MULLER, Colette (dir.) *Religions et territoires*, Paris, L’Harmattan, p. 39-64.
- CHAPUT, Simone (1998) *Le coulonneux*, Saint-Boniface, Éditions du blé, 233 p.
- _____ (2004) *Santiago*, Winnipeg, Turnstone Press, 229 p.
- DANSEREAU, Estelle (2005) «Pour une réflexion nomade sur la culture: Laure Bouvier et Simone Chaput rencontrent Édouard Glissant», dans FAUCHON, André (dir.) *L’Ouest: directions, dimensions et destinations*, Winnipeg, Presses universitaires

de Saint-Boniface, p. 189-201. [Actes du vingtième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, tenu au Collège universitaire de Saint-Boniface, du 15 au 18 octobre 2003]

DOIRON, Normand (1995) *L'art de voyager: le déplacement à l'époque classique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 258 p.

DUBÉ, Paul (2005) «La littérature d'écrivains francophones écrite en anglais», *Liaison*, n° 129, p. 108.

DUMAS, Jacqueline (1989) *Madeleine and the Angel*, Saskatoon, Fifth House, 188 p.

GÉLINAS, Nicole et BÉRAUD, Luc (2004) *Sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle: Camino blues, récit de pèlerinage*, [Canton de Magog], Éditions de Mine, 279 p.

GLISSANT, Édouard (1990) *Poétique de la relation: poétique III*, Paris, Gallimard, 241 p.

_____ (1995) *Introduction à une poétique du divers*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 106 p.

LANDOWSKI, Eric (1997) *Présences de l'autre: essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France, 250 .

L'HÉRAULT, Pierre (1991) «Pour une cartographie de l'hétérogène: dérives identitaires des années 1980», dans SIMON, Sherry et al. *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, p. 53-114.

MOSER, Marie (1987) *Counterpoint*, Toronto, Irwin, 166 p.

NOËL, Francine (1990) *Babel prise deux – ou Nous avons tous découvert l'Amérique*, Outremont, VLB, 411 p.

PARÉ, François (2003) *La distance habitée: essai*, Ottawa, Le Nordir, 277 p.

TOSTEVIN, Lola Lemire (1988) *Sophie*, Toronto, Coach House Press, 73 p.